



Des auteur(e)s et des intrigues près de chez vous !

L'Armorique...

*Contrairement à ce que l'on peut croire bien souvent,
l'Armorique ne correspond pas seulement à la Bretagne,
mais englobe, à l'Ouest, tout le territoire français situé
entre les estuaires de la Seine et de la Gironde.*

Une contrée envoûtante où le polar tisse sa toile !...

BLH Éditions

Vos émotions, notre passion.

Cet ouvrage est une pure fiction. L'histoire et les personnages décrits, leurs comportements ou sentiments sont imaginés uniquement pour les nécessités de l'intrigue. Toute ressemblance ou similitude avec des personnages ou des situations existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L.122-4 du CPI). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

IMPRIMÉ EN BRETAGNE

© BLH Éditions – 2025
7 rue Clément Ader
56880 Ploeren
www.blh-editions.com

Impression



Josselin (56)

Dépôt légal : avril 2025

ISBN 978-2-490892-44-0 (broché)

ISBN 978-2-490892-45-7 (e-book)

YANNICK GLOAGUEN

L'ÎLE DES
ENFANTS PERDUS



Note de l'auteur

En 1928, deux squelettes de femmes furent découverts sur l'île de Téviéc, dans le Morbihan.

Les circonstances de leur mort au mésolithique, il y a près de 8000 ans, et de leur inhumation avec les honneurs demeurent toujours mystérieuses.

La lettre, datée de 1958 et placée en prologue, est authentique, tout comme le sont aussi certains faits, mais les événements racontés dans ce livre ne sont que pure fiction.

Pendant la guerre d'Algérie, des exactions ont été commises par les belligérants. Pour beaucoup d'appelés, issus de la génération de mon père, ce fut un véritable traumatisme.

On ne peut pas juger cette période avec nos yeux d'aujourd'hui. Pour se faire une opinion, il faut d'abord essayer de comprendre.

Pour les besoins de cette histoire, des habitations ont vu le jour à Stang Nellahaen sur l'île d'Houat. Les Houatais voudront bien me pardonner cette liberté.

Les îles ont un silence qu'on entend.
Italo Calvino

Prologue

Beraoun, Algérie, le 7-8-58

Cher cousin,

J'ai reçu ta lettre l'autre jour et je t'écris presque aussitôt. Ici, la vie est toujours la même, c'est-à-dire monotone. Heureusement que nous changeons de pacha, alors espérons-nous que ça va être un peu mieux. J'en ai marre de voir des gueules de con.

Aujourd'hui, les bleus sont arrivés de Siroco. Encore des gars qui n'ont pas fini d'en chier. Les gars en fin d'affectation sont partis hier... Ça a été arrosé l'autre soir. Et encore, j'étais de quart de 20 à 24. On a fait ça en vitesse. Quand je suis arrivé ici, la salle était encombrée par les galonnés. Tu parles: une compagnie venait d'accrocher les Fellouz, alors tous les officiers étaient là. J'avais l'air fin avec ma gueule à demi enfarinée. N'empêche qu'il y a eu un paquet de captures. Deux tués plus cinq prisonniers. Dommage que la nuit soit tombée, sans cela les autres s'échappaient pas. Demain ils tomberont peut-être dans la poche.

Il y a une semaine j'ai été en opération. Putain, on a bavé. Toute la nuit à monter et tout le jour sous le soleil à crapahuter. Tu comprendras que je ne peux pas t'en dire plus, mais y a des fois, on doit faire des choses qui te débectent. Avec ça, il me fallait conduire la brêle chargée du matériel

radio:

Tu m'apprends une bonne nouvelle en me disant que la solde va être augmentée. Si au moins ça pouvait être vrai. Peut-être pour les engagés, mais pas pour nous. Qu'est-ce que je peux gueuler après les radios. Tu parles: il y a parmi eux des incapables et qui touchent dix-huit papiers. Moi, ça me dégoûte. Quelquefois, quand je commence à sentir un p'tit coup, alors je leur débite la vérité.

Pas de perm' en septembre à cause du référendum. Il y a en a encore un à partir avant moi, il s'en ira donc en octobre. Je crois que j'attendrai fin décembre. J'en ai d'ailleurs causé avec le chef. Je le lui rappellerai, car il y en a un autre du standard qui veut partir à cette époque également. Mais, il passera la main, j'ai deux mois de plus que lui ici.

Salut et à la prochaine.

Ton cousin

*

**Basse occidentale, 47°22'8" N 3°3'18" W,
juillet 1959.**

L'océan faisait rouler les muscles fluides de son dos vert émeraude et la houle, venant de l'ouest, berçait le bateau de pêche d'un mouvement régulier. L'équipage avait filé le chalut à l'eau en fin de nuit et le moment était venu de le remonter.

Les hommes d'équipage sortirent un par un du poste arrière. Dans un demi-sommeil, ils avaient enfilé le ciré complet et les bottes pour participer à la manœuvre. Le chef mécanicien s'installa au treuil à l'avant de la cabine de pilotage. Le chalutier de bois ralentit son allure et les marins se penchèrent sur la lisse vers l'arrière pour regarder les funes tendues qui remorquaient le chalut sur les hauts-fonds du plateau continental. Elles transperçaient la surface de l'eau

comme deux banderilles plantées dans le garrot d'un taureau.

Le bosco jeta un coup d'œil au patron et les matelots se placèrent à leur poste. Un homme se déplaça et se mit au chien. D'un coup sec, il libéra les câbles de la grosse mâchoire et les funes se désunirent tout en restant bien dégagées de l'hélice.

De chaque côté du treuil, les poupées se mirent à tourner et les câbles d'acier commencèrent à s'enrouler rapidement. Glissant depuis le fond de la mer, passant par les réas des deux potences du bord, les filins d'acier dégouissant de salinités marines filèrent à travers un réseau de poulies sur le pont humide. Les visages étaient hagards et noirs de barbe et chacun fixait les câbles qui couraient à leurs pieds.

Deux panneaux de bois sortirent tout dégoulinants des entrailles de la mer. Le chalut suivrait bientôt. Les panneaux furent démaillés et maintenus aux potences. Le filet flottait sur le côté du chalutier attendant qu'on le monte à bord. Le « cul de chalut » fut amené le long de la coque et un marin se glissa sous la poche suspendue au-dessus du pont et dénoua le nœud situé à la base du cul. Une masse de poissons ruisselants se déversa immédiatement dans le parc fait de planches installées sur le pont.

Lottes, turbots, raies, merlus énormes et au milieu, une masse informe.

— Merde !

Le bosco s'approcha plus près et constata ce que personne ne voulait voir. Il souleva un coin de sa casquette et se frotta le crâne. Il y avait bien un cadavre au milieu de ce magnifique trait de chalut. À bien y regarder, le corps était celui d'un homme et il était en partie déshabillé. Le peu de vêtements qui lui

restaient : un pantalon de toile fine et une chemisette claire étaient en partie déchirés. De chaussures, il n'y en avait plus et aux pieds, manquaient quelques orteils. Le ventre d'un vilain vert était gonflé. Il avait des lésions aux mollets et aux genoux, ainsi qu'aux mains et à la tête. Le crâne était entièrement dénudé, comme scalpé par une hache de pierre mal aiguisée.

Quelques crabes restaient désespérément accrochés à leur repas.

Un marin, engoncé dans un ciré trop grand pour lui, se pencha sur la lisse et vomit. Un autre vint le rejoindre et lui tapota l'épaule.

— Ben, dis donc, Alfred ! tu te rappelleras ta première marée.

Le mousse se retourna et leva sur lui des yeux larmoyants.

— Je, je...

— T'en verras sans doute d'autres, Mab ! Mais, du moment que c'est pas un type que tu connais.

Le jeune garçon se remit à dégoûter.

Le patron descendit de sa passerelle et se fraya un chemin au milieu de l'équipage. Le mégot qu'il avait au coin des lèvres se mit à rouler.

— Gast, la marée est foutue !

— Y'a qu'à le refoutre à l'eau ! proposa un matelot.

— T'aimerais qu'on te fasse ça ? gueula le bosco.

— De toute manière, si j'étais mort j'en saurais rien !

— Et sa famille, tu penses à sa famille ?

Un autre ciré s'avança.

— Ça ne fait que cinq jours qu'on est en mer, et on a drôlement bien pêché. Si on ramène le paquet, qui voudra acheter notre marchandise ?

Le patron sentit qu'il était temps de prendre une décision.

— Qui veut l'emballer dans une toile et l'amarrer sur le pont ?

Les marins baissèrent les yeux.

— Bon, les gars, je crois qu'on est tous d'accord ?...

Il jeta un coup d'œil circulaire et ne perçut aucune plainte.

— ...On le vire par-dessus bord et le poisson avec ! Pour rien au monde, je ne laisserai quelqu'un manger ça.

Il allait retourner à la passerelle quand il ajouta :

— ...Et au retour, tout le monde ferme sa gueule...

Il fixa le mousse de ses yeux noirs.

— ...C'est bien compris ?

1

Rennes, Place des Lices, de nos jours

Les bras croisés derrière la tête, Erwan était nu sous les draps froissés. Il était allongé dans le lit du minuscule appartement qu'il occupait, Place des Lices. Derrière la cloison, la douche coulait régulièrement en émettant parfois quelques flic flac dans le bac.

Le commissaire était songeur. Sentiments de tristesse et de bonheur mélangés. Il ressentait un bien-être qui se répandait en lui comme une vague bienfaisante après un effort physique. Et quel effort ! Il n'avait pas fait réellement l'amour depuis un bon moment et il était maintenant « décontracté du gland » comme dit Depardieu dans un vieux film de Bertrand Blier.

Il regarda son ventre. Il s'était connu plus sec. Au cours de ces dernières années, une mince couche s'était faufilée en douce sous sa peau et si ses tablettes de chocolat ne s'étaient pas encore transformées en mousse, ce n'était plus qu'une question de temps... à moins qu'il ne fasse attention. Il lui faudrait réfréner

certains menus plaisirs œnologiques et gastronomiques, mais bon, il avait le temps ; ça ne lui semblait pas encore irréversible.

— Comment vont tes parents ? questionna une voix féminine à travers le mur de la salle de bains.

Il se raidit d'un coup, mais pas partout.

— C'est bien le moment de me poser ce genre de questions, marmonna-t-il.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien.

— Tu ronchonnes toujours ?

— Nan, je ne ronchonne pas !

— Décidément, mon pauvre Erwan, tu ne changeras jamais, dit la femme, en pénétrant dans la chambre à coucher. Elle était nue et se frictionnait les cheveux à l'aide d'une serviette de toilette. Elle s'approcha du lit et posa un genou sur la couette défaite.

— Décidément, tu ne changeras pas, Erwan.

— Toi non plus, Sylvie, répondit-il, en regardant le corps de la jeune cinquantenaire qui le surplombait.

Les seins étaient un peu plus lourds, les fesses s'étaient légèrement rembourrées et quelques vergetures se faisaient discrètes sur ses hanches, ce qui ne l'empêchait pas d'être une belle femme...

Erwan fixa le joli visage froissé par les années et les yeux un peu délavés qui s'affaissaient un peu, mais qui pétillaient. Il se fit la réflexion que Sylvie avait toujours ce regard, celui qui vous traverse de part en part... et si elle y ajoutait quelques paroles... alors, c'en était fait de vous. Indiscutablement, elle demeurerait la même : une belle emmerdeuse.

Une belle emmerdeuse qui avait rencontré un jour... un sacré emmerdeur. Erwan était assez sincère

envers lui-même pour reconnaître ses propres défauts.

Elle lâcha la serviette et frotta sa chevelure blonde coupée court puis la peigna entre ses doigts manucurés.

— Comment tu trouves ma nouvelle coiffure ?

— Ça plaît à ton éditeur ?

— Tu ne peux pas laisser Jean-René de côté ?

— Jean-René Grassouillard, le grand éditeur parisien, qui passe son temps à baiser ses auteurs, et parmi eux, mon ex-f...

— Là, tu exagères, le coupa-t-elle. Il me semble que nous sommes divorcés. J'ai bien le droit de mener ma vie comme je l'entends et...

Erwan tourna la tête, comme pour éviter d'entendre le sermon qui risquait de durer.

— ...et de baiser avec qui je veux.

Il garda la tête tournée.

— ...mais tu es jaloux, ma parole.

— Non, pas du tout ! lança-t-il, en se décidant enfin à lui faire face. Et puis, pourquoi je serais jaloux de toi et de ton Grassouillard bourré de fric ?

— Jean-René et moi, nous nous entendons très bien ! D'ailleurs, nous allons sans doute acheter une maison dans un petit coin tranquille de Bretagne. Un lieu paisible, loin des endroits où tu as l'habitude de rôder en vieux loup solitaire.

— Tu peux habiter sur la Lune, sur Mars ou Jupiter ; je m'en contre-fiche ! Et tout ce que tu pourras me dire ne m'enlèvera pas de l'idée que ton Jean-René est un con ! Et c'est pour ça que je n'en suis pas jaloux.

— Tu crois vraiment que je suis en couple avec lui, uniquement pour son pognon ? Je ne pensais pas que tu pourrais avoir des idées pareilles ! J'ai été embauchée pour mes compétences et puis pour le

reste... il est arrivé ce qui est arrivé. De toute façon, chacun a décidé de choisir un chemin différent le jour où on est passé devant le juge. Maintenant, j'ai le droit de penser à mon propre avenir.

— Tu as raison, moi aussi j'ai fait un trait sur le passé.

— Aurais-tu aussi fait un trait sur ton fils ?

— Rien à voir !

— Comment ça, rien à voir ? On a été deux pour le fabriquer et on était content de le faire. Ce n'est pas rien.

— Je n'ai jamais dit que notre fils n'était rien. Tu ne crois pas qu'il compte beaucoup pour moi ?... Au moins autant que pour toi, je le sais bien. Mais, maintenant, Tanguy est un adulte et il ne me semble pas plus traumatisé que ça.

— Il était à peine ado quand tu es parti.

— Quand tu m'as foutu à la porte...

— Foutu à la porte, tu veux rire... et la lettre que j'ai retrouvée, au matin, posée à côté d'une bouteille de whisky à moitié vide sur un canapé qui l'était complètement. C'est bien toi qui es parti.

— Tu m'y as bien poussé.

Sylvie ouvrit de grands yeux et commença à ramasser ses vêtements. Elle n'était plus que colère et rage.

— Poussé ? Poussé dehors ? Poussé dehors quelqu'un qui ne rentrait plus. Mais, mon pauvre Erwan, tu y étais déjà, dehors : hors de la maison, hors de notre vie...

Ce disant, elle enfilait sa petite culotte avec difficulté, titubant sur un pied pour ne pas avoir à s'asseoir sur le lit.

Il tendit le bras vers elle.

— Excuse-moi.

Elle lui tourna le dos.

— Trop, c'est trop !

Erwan s'agenouilla sur le lit, le drap autour de la taille.

— Pardonne-moi, je suis désolé, je me suis vraiment comporté comme le dernier des...

— Tu parles de ton comportement depuis que je suis entrée dans cet appartement ?

— Non ! Je ne te parle pas de ce qu'il y a eu entre nous, c'était bien et je ne regrette absolument rien. Non, je te parle de là, maintenant. J'ai été vraiment trop con de te répondre comme ça.

Elle attrapa son soutien-gorge. Dans son énervement, elle se contorsionna pour essayer de fermer les crochets de la rallonge. Erwan ne fit pas un geste pour l'aider ; il avait trop peur de la toucher, trop peur de sa réaction : il se rendait compte qu'il avait été trop loin, beaucoup trop loin.

Elle finit par faire tourner la pièce de lingerie pour l'accrocher par-devant, puis la fit pivoter vers l'arrière. Elle glissa ses bras dans les bretelles et se retourna.

Erwan ne savait que dire. Il aurait aimé qu'elle l'engueulât, qu'elle l'insultât ; son silence était pire que tout. Elle enfila son pantalon de lin clair, y enfonça son chemisier soyeux et chaussa ses escarpins.

— Mes parents vont bien, finit-il par lâcher.

— Grand bien leur fasse, lança-t-elle, en empoignant sa veste et son sac au passage.

— Je leur rends le bonjour de ta part ?

Un claquement de porte répondit à sa question. Erwan se laissa tomber sur le lit et agrippa l'oreiller.

« Putain, qu'est-ce que tu peux être con. Tu passes ta vie à gâcher celle des autres. »

Erwan Le Bleiz allait se lancer dans une séance d'autoflagellation quand la sonnette du rez-de-chaussée retentit.

« Et merde ! »

Il sortit de son lit, alla jusqu'à la porte d'entrée, appuya sur le bouton de l'interphone et lança :

— Monte, c'est ouvert !

« Qu'est-ce qu'elle a encore oublié ? »

Il lâcha le bouton et se dirigea vers la salle de bains. Le seul lieu où...

« T'es vraiment un gars courageux, Erwan. Je n'ai plus envie de me battre avec elle... Le commissaire Le Bleiz qui se réfugie dans la salle d'eau... L'affronter ? Pour quoi faire ? Le célèbre policier se cache comme un enfant gâté qui boude. »

Un « *ferme ta gueule !* » paracheva ce magnifique dialogue intérieur. Il se glissa sous le pommeau de douche. L'eau ne tarda pas à retrouver la température adéquate et Erwan se concentra sur les gouttes qui ruisselaient le long de son corps. Il n'avait pas envie de discuter et il espérait bien que le bruit de l'eau créerait la barrière qu'il désirait désormais poser entre son ex-femme et lui.

— J'ai croisé une belle femme blonde, assez distinguée.

« Cette voix... Et merde ! »

— Je ne l'avais jamais vue avant...

Pas de réponse.

— Elle habite l'immeuble ? Je te demande ça parce qu'elle avait les cheveux mouillés.

— Je ne sais pas.

— Ah...

« Putain, Erwan, t'es plus un gamin. Faut que t'assumes un peu, si c'est pas avec l'une, faut que ce soit au moins avec... »

— En fait, non.

— Comment ça, non ?

— Non, elle n'habite pas l'immeuble.

— Tu as le don de voir à travers les murs ? J'esquisse le portrait rapide d'une femme et tu es capable de me dire qu'elle n'habite pas l'immeuble, chapeau ! Mon chef, le fameux commissaire Le Bleiz a des supers pouvoirs.

— Ben... en fait, je sais que ce n'est pas une résidente parce qu'elle sort d'ici. C'est Sylvie, mon ex-épouse.

— Ha, c'est donc une résidente occasionnelle !

— C'est la première fois qu'elle vient. Elle est passée pour qu'on parle de Tanguy.

— Mais, je ne te demande rien, Erwan, c'est ta vie et tu la mènes comme tu l'entends.

— C'était juste pour expliquer...

— Tu n'as rien à expliquer, le coupa Valérie.

« Tu ne vas pas vider les réserves en eau de la ville de Rennes. Il serait peut-être temps que tu sortes de là ; arrête de te cacher », se dit-il.

Il vérifia plusieurs fois que le mitigeur était bien fermé, puis il s'essuya très rapidement et attrapa un peignoir. Gardant une serviette-éponge sur la tête, il se mit à frictionner vigoureusement sa tignasse noire qui virait au gris. Sans doute espérait-il que la serviette le protégerait du regard de Val. Il lui jeta un coup d'œil rapide entre deux passages de serviette. La capitaine avait, comme à son habitude, apprivoisé sa chevelure châtain clair, longue et bouclée par une large barrette de cuir, traversée d'un pic de bois.

Moulée dans son jean et chaussée de baskets, car elle ne cherchait pas à paraître plus grande qu'elle n'était, elle roulait ses épaules menues sous un blouson de cuir. C'est comme ça que Le Bleiz l'aimait : simple et naturelle, mais il savait par expérience que ce petit bout de femme pouvait envoyer plus fort qu'elle au tapis. Il l'avait vue à l'œuvre dans les diverses enquêtes qu'ils avaient menées ensemble : elle était physique certes, mais elle avait aussi un cerveau, et elle savait s'en servir.

Elle tenait à la main un magazine qu'elle gardait roulé comme une matraque.

« Rien d'engageant pour la suite », se dit le commissaire qui avait l'habitude d'observer la gestuelle du langage corporel pour en saisir la traduction.

— Un petit café ?

— Pourquoi pas.

Erwan plaça deux dosettes dans la cafetière à expresso.

— Quelques secondes, dit-il pour meubler, en attendant que le gargouillis de la machine effectue le travail à sa place.

— Tiens, dit Valérie, en tendant le magazine qu'elle avait fini par dérouler, ils parlent de nous dans « Bretagne Nouvelle » !

Le commissaire tendit la main pour l'attraper, mais Val le retira vivement.

— Attends, il faut que je te lise mon passage préféré...

Elle ouvrit tout de suite la publication à la bonne page ; celle qu'elle avait marquée en y glissant le doigt.

« Jolie brune gracile, la capitaine Valérie de

Staël est le bras droit du commissaire Le Bleiz... »

— Pas mal, tu ne trouves pas ?

— Mouais...

— Je continue, « *...Pour elle, les membres de ce service ne sont pas des pistoleros. Notre travail ne consiste pas à nous servir de nos armes à tort et à travers ni à brutaliser les gens. Pour obtenir des résultats dans des affaires comme celles-là, nous devons faire preuve d'un minimum de doigté et d'une grande subtilité. Subtilité que le lieutenant Dominique Dayou, le plus jeune membre de l'équipe, gueule d'ange au demi-sourire moqueur, résume à sa manière : les enquêtes hors normes, c'est la prise de tête, mais pas la grosse tête. Souhaitons donc au commissaire Le Bleiz et à son équipe de résoudre encore bien des enquêtes extraordinaires.* » Et c'est signé Victor Villain. Alors qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est pas mal écrit, mais bon...

— J'aimerais bien le revoir ce Victor. Quel talent ! Et en plus, il est mignon.

— Tu m'as dit qu'il s'appelle Villain. Comme quoi, parfois, l'étiquette ne correspond pas au produit.

— Jaloux ?

— Pas du tout ! fit Erwan, en fixant la cafetière.

2

Chantier de fouilles archéologiques, îlot Séniz, Houat, quelques jours auparavant.

Le soleil au zénith n'apportait plus aucune ombre sur le chantier. Il était impossible de se protéger des rayons brûlants en restant à l'abri de la fosse pour profiter de la fraîcheur qu'apportait le trou creusé dans le sable et la terre à garenne. Le vieil archéologue avait rajusté l'antique bob qui lui servait de couvre-chef afin de ne pas prendre de vilains coups de la part de l'astre du jour. Le professeur Goascoz en était certain : on n'était qu'à la fin avril sur une petite île bretonne, pourtant, le soleil tapait presque aussi fort qu'en Israël. Lors de sa dernière campagne de fouilles sur le site d'El Khiam, les températures qu'il avait ressenties sur les rives de la mer Morte n'avaient pas grand-chose à envier à la chaleur ressentie au large de la Bretagne en plein midi ; la faute d'un anticyclone des Açores qui avait posé ses 1040 HP depuis près d'une dizaine de jours. Il apportait un flux de sud charriant la touffeur et du sable du Sahara. Il en était quelques-uns pour affirmer haut et fort qu'on finirait par payer ça, un jour. La canicule bretonne ne décourageait pas le professeur

d'assouvir sa passion. L'île de Houat était son nouveau terrain de chasse et il espérait bien y faire des découvertes aussi importantes qu'au Proche-Orient. Il en avait rapporté une belle collection des plus anciennes pointes de flèches en silex à encoche latérale jamais exhumées. Elles faisaient la fierté des vitrines d'exposition de l'Université de Vannes.

Du revers de la main, il se frotta le menton où poussait une barbe grise puis passa un doigt sur l'espace imberbe entre sa bouche et son nez pour recueillir quelques gouttes de transpiration qui le gênaient. Il plissa les yeux en direction du ciel.

« Pourquoi diable s'échiner à près de soixante-dix ans au fond d'une fosse en plein soleil ? »

Le professeur s'interrogeait, mais il connaissait déjà la réponse à cette question. Sonder, excaver, chercher, fouiller, fourrager, examiner, observer et surtout trouver, découvrir... c'était sa vie. Il était un chercheur, mais il se voulait, avant tout, être un « découvreur » !

Tout à l'heure, quand un des étudiants qui faisait partie de l'équipe avait dégagé un ossement, il avait sauté dans la cavité et poussé le jeune homme avec une certaine rudesse.

— Je continue ! avait-il dit sans un mot d'excuse, laissant l'étudiant, abasourdi, les fesses dans le sable humide.

Maintenant, les poils de son pinceau dégageaient délicatement ce qui s'avérait être un crâne en bon état. Décidément, après la découverte des deux squelettes de femmes en parfait état de conservation, eux aussi, l'île de Séniz se montrait bien plus généreuse que sa voisine Houat où les diverses fouilles n'avaient

jamais rien donné d'autre que quelques témoignages d'un peuplement dès le mésolithique.

Pourtant les « dépotoirs » mésolithiques d'Houat s'étaient révélés par la suite d'une importance exceptionnelle et avaient permis de dévoiler la vie des chasseurs-cueilleurs, 10 000 ans avant notre ère. Les archéologues avaient tamisé nombre de mètres cubes de sédiments récoltés. Ils avaient découvert des fragments fossilisés d'arêtes de poissons, d'os d'oiseaux marins et de mammifères consommés, des outils en pierre, des coquillages pour la parure... Ce patient travail leur avait permis d'en savoir plus sur l'alimentation de nos ancêtres, leurs techniques de pêche et de reconstituer leur environnement.

Mais, sur Séniz, c'était de restes humains dont il était question, et ça, c'était pour le professeur Goascoz, d'une valeur encore plus exceptionnelle. Le crâne se découvrait petit à petit et semblait être fêlé au niveau de la tempe. Sans doute une mort violente, se dit l'archéologue qui ne ralentissait pas son travail.

— Un peu d'eau, Pierre ? murmura le professeur Bodénan qui se tenait juste au-dessus de lui.

— Merci, Jean-Marc ? Mais je dois te dire que ton ombre me gêne.

Jean-Marc Bodénan, un peu plus jeune que Goascoz, se pencha pour lui passer une bouteille d'eau et s'écarta de la lumière naturelle. Il se rappela la réponse de Diogène à Alexandre le Grand qui lui demandait s'il avait besoin de quelque chose. « Ôte-toi de mon Soleil », avait dit le philosophe au jeune roi.

L'assistant du professeur se mit à sourire, car il comprenait la passion qui animait son vieil acolyte. Il s'allongea alors le long de la fosse pour être au plus

près sans gêner le travail de l'archéologue. Le pinceau époussetait le sable rapidement et il dégagait bientôt la base du crâne ; une vertèbre annonçait un début de colonne vertébrale. Bingo ! Le vieux professeur se retourna vers son alter ego.

— Bien conservé, déclara Jean-Marc Bodéan.

Et comme pour lui-même, il ajouta :

— Peut-être même un peu trop !

— Tu trouves aussi ? C'est un peu trop beau pour être vrai !

— Oui, on a affaire à des ossements impeccables, pas de doute là-dessus, mais... pour ce qui nous intéresse...

Le professeur continua à frotter le mélange de terre sablonneuse qui obstruait le maxillaire inférieur. Celui-ci ouvrait la bouche du mort comme dans un cri d'éternité.

— Je crois que l'étude de ce spécimen-là n'est pas dans nos cordes. Regarde, Jean-Marc !

Une grosse molaire de la mâchoire inférieure était plombée.

— On recouvre ?

— C'est tout ce qu'il nous reste à faire... dit à regret le professeur Goascoz.

— Mets une bâche ; je préviens les autorités.

*

Pendant le Mésolithique,

Les deux jeunes Femmes descendaient doucement le Chemin-sacré qui devait les mener à la Grande-plaine. Malgré le péril, leur décision était prise. Elles s'en allaient pour rejoindre Ceux-de-la-Grande-Terre-haute, là-bas où Soleil se lève.

Avant de partir, elles avaient jeté un dernier regard vers le promontoire où l'astre du jour plongeait dans la

Grande-eau-salée pour laisser place à l'obscurité.

Le Guérisseur racontait que leurs pères, et les pères de leurs pères avaient couru la Grande- plaine, de Terre-haute en Terre-haute. Ils avaient couru après l'astre pour pouvoir enfin atteindre la Terre-du-jour-sans-fin, mais la Grande-eau-salée les avait arrêtés. Alors, le Peuple s'était installé ici, sur la dernière Petite-Terre-haute.

Chaque soir, la Grande-eau-salée engloutissait le disque de lumière et, après de longs moments d'angoisse dans l'obscurité, la Grande-Terre-haute le recrachait de l'autre côté pour enfanter d'un nouveau matin.

Le Peuple craignait qu'un jour la Grande-eau-salée ne noie Soleil, à moins que ce ne soit la Grande-Terre qui ne l'enfouisse à jamais...

Et si ce moment arrivait, alors, Nuit régnerait pour toujours... C'est ce que disait le Guérisseur. Et quand Jour devenait plus court que Nuit, il fallait offrir les maigres réserves de nourriture à la chétive lueur pour qu'elle trouve la force de repousser les ténèbres. Parfois, il fallait lui offrir un homme ou une femme.

Pendant la longue période de froid et d'obscurité, beaucoup mouraient, mais, chaque fois, Soleil revenait briller plus longtemps et plus fort.

La Terre-du-jour-sans-fin était au-delà de la Grande-eau-salée ; le Guérisseur l'avait dit, et les autres guérisseurs avant lui. Certains guerriers s'étaient aventurés très loin sur des arbres creusés.

On les avait vus disparaître là où la Grande-eau-salée rejoint le Ciel. Beaucoup avaient disparu, mais certains étaient revenus, brûlés et desséchés.

Ils étaient devenus « Ceux-du-jour-sans-fin ».

Ceux-du-jour-sans-fin avaient les yeux très

clairs, transparents comme l'eau, de celle qui bondit dans les rochers. Leurs yeux étaient morts pour les choses de la Vie, mais ils étaient vivants pour voir les choses de la Mort...

C'est ce que disait le Guérisseur.

Chacun de leur repas était sacré et Ceux-du-jour-sans-fin recevaient les meilleures parts des animaux-qui-courent quand les Guerriers et leurs chiens revenaient de la chasse. On les servait les premiers, car ceux-là avaient été braves...

C'est ce que disait le Guérisseur.

Après les premiers sangs, les jeunes filles étaient honorées de devenir Femmes en s'accouplant avec Ceux-du-jour-sans-fin ...car ceux-là avaient été courageux... et que si un Petit-d'Homme naissait, ce serait sans aucun doute un grand Guerrier à son tour.

Enfin, c'est ce que disait le Guérisseur...

Mais les deux jeunes femmes ne voulaient pas s'unir avec un de Ceux-du-jour-sans-fin ni avec un autre homme d'ailleurs, qu'il soit Brave, Guerrier ou Guérisseur. Alors, elles avaient décidé de partir.

Le sentier caillouteux était difficile et il ne fallait pas faire de bruit afin de ne pas éveiller les Guerriers-chasseurs et leurs chiens-de-guerre. Une bête avait grogné, mais un chasseur l'avait fait taire. Les deux femmes savaient qu'une fois parvenues dans les grandes herbes, elles pourraient enfin courir et espérer disparaître à jamais.

Le Chemin-sacré descendait à l'abri des regards en tournant dans la gorge profonde qui séparait la Terre-haute, celle des Vivants, d'une autre Terre-haute plus petite.

C'était un défilé escarpé, il était comme une fosse qui séparait le grand plateau du plus petit. La

séparation était profonde entre les colonnes de pierre. On en voyait à peine le fond qui était un chaos de roches. Un ruisseau s’y écoulait et en sortait pour courir vers la grande-eau-qui-avance.

Au fond, le Chemin-sacré se séparait comme la pointe du trident qui sert à chasser les animaux-qui-nagent. D’un côté, un passage remontait vers l’autre Terre plus petite — celle qui accueillait les corps de Ceux-qui-ne-respiraient-plus et de l’autre côté, un sillon allait vers la Terre-des-Ancêtres-des-Origines.

Bien souvent, les deux Femmes s’étaient assises au bord de la Terre-haute pour observer la Grande-plaine qui s’étendait à perte de vue. Elle était ponctuée par d’autres Terres-hautes qui ressortaient des herbes. Certaines étaient plates, d’autres étaient pointues.

On pouvait voir au loin, au milieu de la Grande-plaine, la Grande-eau-qui-avance. Elle était large et puissante et la lueur du Soleil s’y reflétait, au risque d’y disparaître. Elle entraînait des choses minuscules qui semblaient être de grands-arbres ou de grands-animaux. Elle était cruelle et dangereuse... c’est ce que disait le Guérisseur. Pas un Fils-d’Homme ni une Fille-d’Homme n’aurait tenté de la traverser, car une multitude d’eaux-qui-bondissent et d’eaux-qui-courent la grossissaient.

Dans la Grande-plaine, il y aurait le Territoire-des-grands-arbres où se cachent les animaux-sauvages. Il y aurait aussi les petits-arbres et leurs animaux-aimables. Malgré tout, elles étaient prêtes pour la longue marche.

...